



Le secrétaire fut visité avec le plus grand soin. — Page 359, col. 1.

j'ai un grand intérêt à la question que je vais vous faire ; parmi ces cinq ou six cadavres, avez-vous remarqué un homme de quarante-six à quarante-huit ans, cinq pieds six pouces à peu près, trapu, vigoureux, moitié paysan, moitié bourgeois ?

— Oh ! par ma foi, dit un des hommes, nous n'avons qu'une remarque à faire, c'est si les gens couchés là sont morts ou vivants ; s'ils sont morts, nous les jetons à la rivière ; s'ils sont vivants, nous les transportons à l'hôpital du Gros-Caillou.

— Ah ! dit le jeune homme, c'est que j'ai un de mes bons amis qui n'est pas rentré chez lui, et comme on m'a dit qu'il était ici, qu'on l'y avait vu une partie de la journée, j'ai bien peur qu'il ne soit parmi les morts ou les blessés.

— Dame ! dit l'un des deux porteurs en secouant un cadavre, tandis que l'autre l'éclairait avec une lanterne, s'il était ici, il est probable qu'il y est encore ; s'il n'est pas rentré chez lui, il est probable qu'il n'y rentrera pas.

Puis redoublant la secousse qu'il imprimait à ce corps qui gisait à ses pieds :

— Eh ! cria l'homme de la municipalité, es-tu mort ou vivant ? Si tu n'es pas mort, tâche de répondre.

— Oh ! quant à celui-là, il l'est bien, dit le second, il a reçu une balle au beau milieu de la poitrine.

— Alors, à la rivière, dit le second porteur. Et les deux hommes soulevèrent le cadavre et reprirent le chemin du pont de Bois.

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

ROBERTINE

PAR MADAME DE BAWR.

Si l'on songe à ce qu'avait toujours été de Saverny pour la femme de chambre de la marquise, on peut imaginer l'impression qu'éprouva made-

moiselle Aubri en recevant le baiser du neveu de ses maîtres, de l'enfant chéri de celle dont la mémoire lui était à jamais sacrée. Bien que Georges eût alors trente ans, l'air de jeunesse qu'il avait conservé l'offrait encore à ses yeux comme cet écolier que sa maîtresse gâtait, qu'elle-même avait gâté, et qui lui contait ses petits secrets, lui avouait ses fautes !... Elle fondit en larmes.

— Ah ! dit-elle d'une voix altérée par les pleurs, je ne mérite pas... je ne mérite pas...

La pauvre fille allait tout avouer. Le manque d'énergie qui l'avait souvent perdue la sauva cette fois. Les gens faibles aiment par-dessus tout à gagner du temps, et elle était si heureuse qu'elle ne put se résoudre à risquer de perdre sitôt l'estime et l'affection de son jeune maître. Il fallait d'ailleurs faire connaître que la marquise avait eu l'intention de déshériter un de ses neveux. Elle craignit de ranimer les ressentiments de Georges contre sa chère maîtresse, dont les dernières paroles avaient été un pardon, lorsque ces ressentiments lui semblaient devoir s'éteindre pour toujours ? Elle se tut ; et plus tard, se disant qu'elle avait tout réparé, elle résolut de se taire à jamais.

C'était ce jour même, à midi, que l'on devait porter dans sa dernière demeure la malheureuse veuve de Robert de Saverny, et le juge de paix crut convenable de ne poser les scellés qu'après la cérémonie funèbre.

Aux approches de ce triste moment, Robertine ne cessa de parler en pleurant de sa tante, et de répéter à son père les derniers mots de tendresse sortis de la bouche de celle qui n'était plus. Georges avait trop connu la marquise pour ne pas imaginer l'effet terrible qu'avait dû produire sur Adélaïde de Montglas la nouvelle de son mariage, et sa fierté n'ayant point permis qu'il sollicitât jamais son pardon, il voulut attribuer le fatal écrit qui l'avait banni sans retour au premier mouvement de cet esprit blessé dans sa persuasion la plus chère, il voulut ne plus songer à ce qu'il avait souffert lui-même, puisque son enfant avait trouvé

grâce. Bientôt il partagea la reconnaissance qu'excitaient dans ce petit cœur les dernières bontés de la marquise, et les larmes de sa Robertine effacèrent pour lui tous souvenirs irritants ; ce fut donc avec un regret sincère, avec un entier oubli des torts dont l'orgueil de sa tante l'avait rendu victime, qu'il conduisit à la tombe le cercueil d'une femme qui jadis l'avait aimé, et chez qui la fille de Cécile et la sienne venait de trouver un asile.

Si le souvenir de la marquise n'inspirait plus à Georges qu'un sentiment de respect et de tendresse, si mademoiselle Aubri venait de reprendre tous ses droits à l'affection de son jeune maître, Morin ne parvenait point à effacer de même les ressentiments qu'avait fait naître sa conduite passée. Morin était le seul pour lequel Georges conservait un éloignement qu'étaient loin de pouvoir détruire les manières serviles et le ton mielleux que cet homme prenait maintenant avec lui ; en sorte que Georges se promettait bien, si Vannoise devenait sa propriété, d'en faire sortir à l'instant même l'habile factotum de sa tante et de Saverny.

Morin avait fait préparer pour celui qu'il affectait de traiter comme son nouveau maître un des plus beaux appartements du château ; mais Georges préféra qu'on lui fit un lit dans la partie de la tour que Robertine occupait. M. de Sannois et son fils avaient volontiers consenti à passer cette journée entière avec l'ami qu'ils retrouvaient. Le juge de paix fut aussi retenu ; car il devait, après le dîner, s'occuper du soin que l'absence de Saverny ne permettait point de différer. On vit donc, pour la première fois, depuis dix ans, servir à Vannoise un repas auquel assistait plus d'un seul convive.

On venait de se mettre à table, lorsque le bruit d'une voiture se fit entendre dans les cours.

— Voyez qui ce peut-être ? dit Georges en se retournant vers Morin.

Celui-ci, qui savait très-bien que Saverny était l'unique personne qui pût oser se présenter à Vannoise, fut transporté d'une joie qui devançait toutes